

« En attendant Hébert »

Jean-Pierre Vidal

*Voix et Images*, vol. 4, n° 3, 1979, p. 355-356.

Pour citer la version numérique de ce document, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/200165ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

## En attendant Hébert

Mots et choses pourtant familiers, le déplacement qu'ils subissent, elles d'eux, eux d'elles, est si tranquillement frénétique, si soudain et si souple que la fable d'Hébert est des plus immédiatement déroutantes et cependant des moins agressives. L'évidence du rêve y emporte une conviction toujours un peu dubitative malgré tout. Dans la cohorte des écrivains métamorphiques, Hébert côtoie Poe, Lewis Carroll, Lautréamont, Kafka, Buzzati, Jarry, Gombrowicz, la trinité argentine : Bioy Casares, Borges, Cortázar, les oniristes roumains dont surtout Tsepeneag, que sais-je, qui nommer encore ? Il n'est certes point seul, sauf peut-être en ces lieux.

Singulier dès son émergence, occupé d'innommable quand se prescrit bruyamment la nomination du pays, prosateur enchanté, discret, secret, quand tonitruent joual, bébelles réalistes et cris de tripes, Hébert est de ceux (dont aussi, par bien des côtés, Aquin) pour qui l'appartenance est plutôt un voyage, un parcours.

Être écrivain, la chose est connue, c'est s'être résolu à violer sa langue maternelle. Mais c'est aussi peut-être se tracer apatride. Triangle oedipien, le corps à corps langagier et l'amnésie nationale (ou le pays traversé, travesti) édifie l'écrivain en homme contre.

Le Québec d'Hébert est encore un rêve. En est-il moins présent ? Ses racines, il les pousse loin plutôt que de béatement les retrouver tout près, toutes prêtes, dans la voix universellement radiophonique des assommants ancêtres placoteux. Partagerons-nous son voyage ?

Hébert jouit ici d'un oubli majuscule et tranquille. Tranquille parce qu'on prend cet écrivain menacé pour acquis : estime très répandue, nomination fréquente au détour d'une conversation ou d'un article qui parle d'autres, un silence sympathique et respectueux accompagne le déroulement de cette œuvre exigeante. Mais si elle allait tourner court ?

Les maisons d'édition une à une ferment leurs portes ou se calefont dans la cuisine ou les propos sentencieux de l'imbécile de

service. Et s'il devait ne plus y avoir place pour Hébert et ceux de sa trempe ?

Sans doute une revue universitaire n'est-elle pas la plus sonore des sirènes. Sans doute fait-on ici trop peu. Et notre appréhension d'une œuvre déjà volumineuse reste-t-elle lacunaire. Mais qu'au moins le travail de lecture proposé rende compte d'une écoute. Une écoute qui aurait décidé de cerner Hébert en ses presque débuts (*le Roi jaune*) et en son aboutissement actuellement diffusé (*la Manufacture de machines*). Pour que peut-être, enfin, quelqu'un se décide à mettre à jour l'inédit *manuscrit trouvé dans une valise* et tout ce qui devrait s'ensuivre dans le meilleur des mondes d'écriture.

Ce n'est, on ose l'espérer, qu'un début.

J.-P.V.